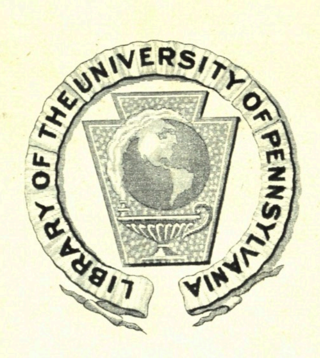
Reinach, Jos.
(Les) cinq sources
de la victoire.


LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF PENNSYLVANIA

JOSEPH REINACH

LES CINQ SOURCES DE LA VICTOIRE

PARIS ET BRUXELLES
LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE
G. VAN OEST ET Cie, ÉDITEURS
1919

LES GRANDES BATAILLES DE LA GUERRE

COLLECTION PUBLIÉE

SOUS LA DIRECTION DE **M. JOSEPH REINACH**

Vient de paraître :

De la Marne à la Mer du Nord. Vues d'ensemble sur les opérations militaires, 1914-1918, par le *Général Berthaut.*

Pour paraître ultérieurement :

La bataille des frontières (août 1914), par le Commandant Espérandieu.
La bataille de la Marne (1914), par Joseph Reinach.
La bataille des Flandres de 1914 :
I. *La bataille de l'Yser,* par le Major W. Marsily.
II. *La bataille d'Ypres,* par le Commandant de Civrieux.
Les batailles d'Artois et de Champagne de 1915, par le Général Palat.
La bataille de Verdun, par le Capitaine Louis Gillet.
La bataille de la Somme (1916), par Henry Bidou.
La bataille de l'Aisne (1917), par le Colonel Rousset.
La bataille des Flandres de 1917, par le Général Verraux.
La défaite allemande (juillet-novembre 1918), par le Colonel Feyler.
La bataille sur le front russe, par Salomon Reinach.
La bataille du Carso, par le Général Malleterre.

D'autres volumes sont en préparation.

Chaque volume, de 180 à 200 pages, avec croquis et cartes hors texte.

Prix : **3** *francs* (majoration temporaire de 30 %).

LES CINQ SOURCES
DE LA VICTOIRE

JOSEPH REINACH

LES CINQ SOURCES DE LA VICTOIRE



PARIS ET BRUXELLES
LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE
G. VAN OEST ET Cie, ÉDITEURS
1919

LES CINQ SOURCES
DE LA VICTOIRE[1]

Ce que je voudrais essayer de résumer, dans une causerie simple que je m'efforcerai de faire claire, c'est le problème de guerre qui s'est posé devant les Alliés et qui a été résolu par leur victoire.

Beaucoup d'entre nous ont été étonnés de la rapidité de nos victoires finales, de l'effondrement précipité des armées allemandes. On n'était pas loin d'y voir quelque chose comme un miracle.

Lorsqu'on a suivi jour par jour, depuis le début de la guerre, en s'efforçant de faire œuvre d'historien, les opérations militaires et les événements politiques, la conviction s'impose que la logique des choses, la justice des choses ne s'est peut-être jamais développée avec plus de force et avec plus de continuité.

Nous avons remporté la victoire finale dans les

1. Conférence donnée à Paris le 17 novembre 1918.

premiers jours du mois de novembre. Dans la première quinzaine du mois de septembre, j'ai pu écrire que l'Allemagne avait perdu la guerre. Dès lors, la défaite décisive, irrévocable, ce n'était plus qu'une affaire de jours, — de quelques semaines ou de quelques mois.

Le problème, résolu aujourd'hui, se peut poser comme suit : Cette Allemagne qui, depuis des années, s'était préparée à la guerre ; cette nation, la plus militaire peut-être du monde, déjà belliqueuse du temps de César et de Tacite — si vous voulez avoir les meilleures définitions des Allemands d'aujourd'hui, ne les cherchez pas dans les écrits de nos contemporains les plus éminents ; rouvrez Tacite ou César et vous y trouverez des formules qui sont restées d'une saisissante vérité ; — cette Prusse dont Mirabeau disait que la guerre était son industrie nationale ; cet Empire qui, à peine fondé en 1871, pensait déjà à la guerre qui compléterait et élargirait sa victoire ; tout ce peuple de féodaux et d'officiers qui, sous le règne de Guillaume II, n'a cessé de travailler à la guerre d'agression qui a éclaté au mois d'août 1914 ; comment toute cette Germanie formidable a-t-elle été vaincue ? comment est-elle tombée dans la plus immense défaite qu'ait connue l'histoire ?

Les raisons morales, elles vous ont été dites souvent. C'est un admirable sujet de méditation. Ce n'est pas d'elles que je dois traiter aujourd'hui devant vous. Ce sont les raisons militaires et les raisons politiques que je voudrais essayer de résumer à grands traits.

Il y a, selon moi, à la défaite de l'Allemagne, à la victoire de l'Entente, cinq grandes causes.

*
* *

D'abord, de 1914 à la fin de 1916, la résistance de la France, appuyée par la Belgique, par l'Angleterre, par la Russie.

Au lendemain des défaites initiales de Belgique et de Lorraine, alors que la France est envahie, après que nos provinces les plus industrielles étaient tombées entre les mains des Allemands, c'est la foi invincible de ce pays dans son droit, c'est l'opiniâtreté splendide de sa résistance, depuis les jours de la Marne jusqu'à ceux de Verdun, qui a, non pas brisé, mais arrêté l'armée allemande.

Un homme qui connaît bien les questions militaires, qui les a beaucoup étudiées, disait en 1915 : « Nous avons gagné la guerre à la Marne, mais on ne le connaîtra que beaucoup plus tard. » Le mot est profondément exact, mais il le faut bien comprendre ; il veut dire qu'après la Marne, l'Allemagne ne pouvait plus *gagner* la guerre. La victoire qu'elle croyait tenir, les soldats de Joffre la lui avaient arrachée.

Nous avons eu récemment, à cet égard, des révélations allemandes du plus haut intérêt. L'armée allemande était conduite en 1914 par le général de Moltke, celui qu'on a appelé Moltke le jeune, le neveu du Moltke de 1870. C'est lui qui avait préparé, depuis plusieurs années, l'agression brusquée par la Belgique et qui, après ses premiers

succès d'août 1914, avait dirigé la marche de ses troupes victorieuses, non pas sur Paris — il n'eut à aucun moment la pensée de commettre cette faute — mais sur le sud-est de Paris, à la poursuite des armées qui avaient été battues à Charleroi et à Mons, et qu'il se proposait d'anéantir, ou sur la Marne, si ces armées s'arrêtaient sur la Marne, ou sur la Seine si elles s'arrêtaient sur la Seine. C'est seulement une fois ces armées écrasées qu'il comptait se retourner et revenir sur Paris. Mais la bataille de la Marne est gagnée par nous. Les Allemands sont rejetés sur l'Aisne. Aussitôt, dès la mi-septembre, le général de Moltke avoue à l'Empereur allemand : « Nous avons perdu la guerre, il faut faire la paix et la faire le plus rapidement possible. »

Pourquoi dès le mois de septembre 1914 les Allemands avaient-ils perdu la guerre ? C'est que le plan allemand, qui moralement est un plan abominable, était militairement très bien conçu, mais à la condition de réussir du premier coup. Or, l'attaque brusquée avait échoué.

Dans les années qui ont précédé 1914, des écrivains militaires et quelques hommes politiques clairvoyants n'ont cessé de dire : « L'Allemagne prépare une attaque brusquée. » Dès 1881, le général Chanzy, qui commandait un corps d'armée à Châlons, écrivit dans une lettre mémorable et prophétique à Gambetta : « L'Allemagne nous attaquera subitement avec toutes ses forces. »

C'est ce qui s'est passé au mois d'août 1914. En quelques jours, dans l'espace d'une semaine, la guerre effroyable est déchaînée. Les troupes alle-

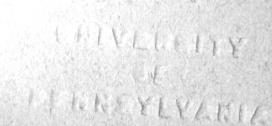
mandes sont prêtes ; elles se précipitent à travers la Belgique, vers la trouée de l'Oise ; c'est la marche classique de toutes les invasions. Si la France tombe, si la France est vaincue, la guerre est perdue pour l'Entente et pour l'humanité. Mais cette grande victoire, il la faut remporter en quelques jours ou en quelques semaines, sinon elle échappe — et elle échappe définitivement.

La magnifique signification historique de la bataille de la Marne est là. Sur le moment même, qui l'a vue clairement? Beaucoup d'entre vous étaient à Paris au moment de la bataille de la Marne. Je m'y trouvais, je puis dire : aux meilleures places, à l'état-major du général Gallieni. Nous avons suivi jour par jour la bataille de la Marne et, nous-mêmes, nous n'en avons pas compris tout de suite toute la grandeur.

La première fois peut-être que j'ai eu la vision claire et nette de l'immense événement, ce fut à la visite d'un étranger, d'un historien italien. On regarde du dehors comme avec le recul du temps. Je vois encore Ferrero entrant dans mon cabinet au gouvernement militaire de Paris, au mois d'octobre 1914 ; je l'entends encore me disant : « Depuis la bataille de la Marne, l'Europe respire, l'Europe est libérée ; la puissance dominatrice de l'Allemagne est brisée : *on n'a plus peur de l'Allemagne.* »

Historiquement et militairement, Ferrero avait raison. Militairement et politiquement, le général de Moltke avait raison quand, se tournant vers l'Empereur, il lui disait, selon le récit des journaux allemands d'aujourd'hui : « Notre grand coup est manqué, la guerre est perdue. »

*



Moltke ne devait pas, il ne pouvait pas être entendu. Les illusions allemandes d'alors, les ignorances allemandes d'alors, dépassaient même les ambitions allemandes. Le Kaiser se pouvait-il condamner lui-même ?

Donc l'Allemagne ne traita pas en 1914, elle continua la guerre. Nous avons traversé dans les années suivantes des épreuves redoutables. La ruée sur Verdun nous a fait vivre des heures tragiques en février 1916. Cependant l'Allemagne ne devait jamais retrouver l'avantage initial d'août 1914. La France tenait : elle a tenu sur la Marne, elle a résisté sur l'Yser dans des circonstances plus extraordinaires encore.

Un chef clairvoyant entre tous, qui avait été longtemps attaché militaire à Berlin et qui avait adressé à Paris des avertissements pareils à ceux de Stoffel sous l'Empire, le général Serret, me disait quelques jours avant de tomber en héros au Hartmannsweiller : « Quand on sait avec quoi nous avons tenu sur l'Yser, il est impossible que l'Allemagne brise à aucun moment notre résistance et force la route de Paris ou de la mer. »

La ruée de l'Yser recommence à Verdun. Elle est arrêtée. « On ne passe pas. »

Supposez, de 1914 à 1916, une résistance française moins forte, moins tenace, étayée d'une moindre foi dans la justice de la cause : tout l'édifice de la victoire manque de base. La première, la grande cause déterminante de notre victoire, c'est la résistance française de 1914 à 1916.

Ai-je besoin de dire que j'associe, et de quel cœur ! à notre effort, et cette héroïque Belgique qui, la

première, court aux Thermopyles de l'Europe ; et l'armée anglaise, la méprisable petite armée anglaise, comme disait l'Empereur allemand, qui elle aussi, du premier jour, se jette dans la bataille pour la défense des traités et du droit ; et la puissante diversion de l'armée russe, mobilisée beaucoup plus rapidement que l'Allemagne ne pouvait le croire, son raid dans la Prusse orientale, la terreur à Berlin devant les cosaques avançant en direction de l'Oder et, alors, les corps d'armée rappelés en toute hâte de l'Ouest à l'Est, pour arrêter les Russes, les écraser aux marais de Mazurie, à Tannenberg ? Cette armée de Hindenburg et de Ludendorff, si nous l'avions eue sur la Marne, le destin pouvait être changé. Non, nous n'oublions aucun de nos grands artisans de la victoire, ni l'admirable Belgique, ni l'admirable Angleterre, ni l'héroïque Russie d'alors, si malheureuse aujourd'hui.

*
* *

La seconde cause, c'est le blocus anglais.

Je ne fais pas de l'histoire par hypothèse, ce que Renouvier appelait de l'uchronie. Tout de même, quand on veut juger les événements, porter sur eux des avis raisonnés, on est nécessairement amené à se dire : « Si tel fait, qui s'est produit, ne s'était pas produit, comment les événements se seraient-ils déroulés ? »

Le blocus a été voulu par les puissances de l'Entente, il n'a pu être exécuté comme il l'a été que par la marine anglaise.

Combien de fois ai-je entendu dire depuis quatre ans : « Cette grande flotte anglaise, que devient-elle ? que fait-elle ? quelles batailles navales a-t-elle livrées ? » Elle en a livré de grandes sur les côtes du Danemark, dans l'Océan Pacifique et dans l'Atlantique. Cependant voici son rôle principal, capital : elle a tenu les mers, elle a fait le siège de l'Allemagne, elle a fait le blocus de l'Allemagne.

Au commencement de 1916, le ministre de la guerre allemand, qui venait d'être nommé à la tête des armées à la place du général de Moltke, réunit les journalistes à Berlin et leur dit : « Nous faisons le siège de la forteresse de France. » Telle était la prétention du général Falkenhayn. Or, en réalité, dès le mois de janvier 1916, c'étaient les puissances de l'Entente qui faisaient le siège de la forteresse allemande, et ce siège ne se faisait pas seulement sur nos tranchées de France et de Belgique, et en Russie ; il ne se faisait pas seulement dans la péninsule des Balkans : il se faisait sur la mer.

Lorsque vous remontez dans le cours de l'histoire, vous y découvrez une règle qui s'est toujours trouvée vérifiée. Les plus grandes guerres ont été finalement gagnées par des peuples qui étaient les maîtres de la mer. Les Grecs ont été les maîtres de la mer à Salonique ; l'Angleterre a été maîtresse de la mer contre Louis XIV ; elle l'avait été contre Charles-Quint et Philippe II ; elle l'a été contre Napoléon. La défaite finale de Napoléon a nom Waterloo ; le jour où Napoléon a vraiment perdu la guerre, c'est au jour de Trafalgar.

L'Angleterre maîtresse de la mer, organisant le blocus de l'Allemagne, l'a amenée peu à peu à cet état de misère et d'énervement d'où ne pouvait sortir, finalement, que la révolution du désespoir.

Dans ce pays gros mangeur, les rations ont été très vite diminuées de près de moitié. Des médecins, des physiologistes ont dit : « A ce régime, on pouvait vivre, on ne mourait pas de faim, mais cette diète générale déprimait, minait les Allemands dans leurs forces profondes de résistance, aux sources mêmes de la vie. » Plus le blocus devenait sévère, grâce à l'énergie redoutable de l'Angleterre, plus l'Allemagne s'inquiétait, s'agitait ; tantôt, elle réclamait des offensives « décisives », qui l'épuisaient ; tantôt elle réclamait des paix impossibles dont l'échec la désolait.

Sans le blocus anglais comme sans la résistance française de 1914 à 1916, l'Entente n'aurait pas vaincu.

*
* *

Troisième cause : nos entreprises d'Orient.

Je ne reviendrai pas aujourd'hui sur les vives, et, parfois, violentes polémiques qui se sont poursuivies longtemps entre les partisans et les adversaires de notre expédition de Macédoine. Nous avons été traités alors de « Saloniciens », comme autrefois de « Tunisiens » et de « Tonkinois ». Michelet se targuait d'avoir réconcilié les hommes de la Révolution, et il était peut-être plus difficile

de réconcilier des hommes qui se combattirent autrement qu'à coups de discours et à coups d'articles. Michelet n'a réconcilié ces hommes que dans l'histoire. Nous avons, nous, le devoir de réconcilier dans la victoire tous les bons Français qui ont pu avoir sur les péripéties de cette guerre immense des opinions différentes.

Aussi bien les anciens adversaires de l'expédition de Salonique sont-ils aujourd'hui des premiers à convenir que les entreprises de Macédoine, appuyées par les entreprises anglaises en Mésopotamie et en Palestine, ont été une des causes déterminantes de la victoire.

Imaginez qu'à la fin de 1915, nous n'ayons pas débarqué à Salonique pour porter secours aux Serbes croulant sous la ruée des Bulgares et des Austro-Allemands ; imaginez qu'après l'effondrement de la Serbie, nous ayons dit, comme on nous le conseillait : « Nous avons fait notre possible, nous avons voulu aller au secours de ce peuple vaillant et héroïque, nous sommes arrivés trop tard, rembarquons-nous. » C'était le *leit-motiv* d'alors du roi Constantin : « Vous pouvez vous rembarquer sans crainte, mes gendarmes sont là ; ils vous protégeront ; vous ne serez pas gênés. » Oh ! sans doute, non, nous n'aurions pas été gênés, mais nous livrions Salonique, la mer Egée, la Méditerranée à l'Allemagne.

Ici encore nous retrouvons, comme dans les guerres d'autrefois, l'importance considérable, je dirai presque dominante, des questions d'Orient.

C'est l'un des maîtres de notre école historique, Albert Sorel, qui a dit : « Toutes les questions

d'Occident sont au fond des questions d'Orient. »

Si vous recherchez la pensée directrice de l'Allemagne dans la guerre de 1914, vous apercevez aisément que ce n'est pas la conquête du bassin de Briey. Le bassin de Briey, elle l'aurait pris par surcroît, comme elle aurait pris quelques-unes de nos colonies. Mais son grand, son principal but de guerre, c'était l'Orient, c'était le *Hambourg-Bagdad*, c'était la domination de la Méditerranée, parce que, depuis les premiers siècles de la civilisation née de la Méditerranée, tous les peuples barbares et ceux qui leur ont succédé, tous ont tendu vers la Méditerranée.

D'autres mers sont plus vastes, l'Atlantique, le Pacifique : la Méditerranée est, si j'ose dire, une mer de première classe.

Il faut être maître de la Méditerranée pour pouvoir dominer dans le monde ou pour pouvoir défendre toute sa part dans le monde.

Depuis le début de l'histoire, l'Allemagne, qu'elle s'appelle la Germanie ou qu'elle s'appelle le Saint Empire romain germanique, tend toujours vers la Méditerranée. L'Allemagne devient une sous les Hohenzollern. Elle tend vers la Méditerranée. Le grand dessein de l'Empereur allemand, c'est le *Hambourg-Bagdad*. Il a fait la guerre, non pas pour Briey ou Longwy, pas même pour Anvers ; il l'a faite pour la Méditerranée. C'est par là qu'il dominera et la péninsule des Balkans, et l'Asie, et l'Inde, et l'Extrême-Orient, et qu'il sera le maître du monde.

Fallait-il s'hypnotiser sur le front occidental, fermer les yeux au grand dessein oriental de l'Em-

pereur allemand ? La première station de la voie Hambourg-Bagdad, après la traversée de l'Allemagne, de l'Autriche et de la péninsule balkanique, c'était Salonique. C'est là qu'il fallait aller.

Nous aurions pu, au début de la guerre, aller à Constantinople et y faire la même œuvre efficace et décisive ; nous aurions pu suivre le *Gœben* et le *Breslau*. Nous avions commis la faute de ne pas poursuivre le *Gœben* et le *Breslau* ; les Allemands étaient à Constantinople. Fallait-il s'y résigner ? Les Anglais redoutaient les attaques des Turcs sur l'Egypte et sur le canal. Un très grand homme de guerre anglais, le maréchal Kitchener, mais dominé par ses habitudes africaines, croyait, soutenait avec passion que la défense de l'Egypte était au canal de Suez ou en avant du canal, en Palestine. Nous lui disions, et l'événement nous a donné raison, et fort au delà de nos espérances : « La défense de l'Egypte est à Salonique. A aucun prix il ne faut laisser l'Allemagne arriver dans la Méditerranée et dans ce premier bassin de la mer Egée. »

C'est à Salonique que nous avons arrêté l'Allemagne. Dès que nous sommes installés à Salonique, son grand dessein est, si je puis dire, coupé au ras du sol. Nous restons à Salonique. Oh ! nous y restons péniblement, durement, pendant deux ans. Nous avons devant nous cette armée bulgare, qui était une des plus fortes armées de la péninsule des Balkans. Nous avons derrière nous une Grèce troublée, déchirée par les luttes intestines et par la trahison, où notre ami loyal, le grand homme d'Etat qu'est Venizelos, est méconnu, outragé, traqué. A Londres on se décourageait sou-

vent. Nous, les Saloniciens, nous avons tenu bon. Nous sommes restés dans les lignes de Salonique, dans ce Torres-Vedras de la Macédoine. Puis, quand les Bulgares ont été épuisés — ils faisaient la guerre depuis six ans, ces soldats paysans n'en pouvaient plus, — et quand la Grèce se fut reconstituée avec Venizelos, après la déposition de Constantin, c'était l'occasion. Nous l'avons saisie. Le général Guillaumat établit un plan d'offensive qui est déjà classique. Le général d'Espérey l'exécute avec le concours de tous nos alliés, Serbes et Grecs, Anglais et Italiens. C'est à partir du jour où le général Franchet d'Espérey a remporté sa victoire du Vardar, en avant de Monastir, que les grands craquements se sont fait entendre.

Oh ! certes, ce n'est pas à moi qu'il faut rappeler l'importance de ce front d'Occident dont je ne me suis pas lassé de dire pendant quatre ans : « Il est le front principal. » Et il l'a été, avec Joffre, avec Pétain, avec Haig, avec Foch. Mais quand avez-vous entendu les premiers grands craquements ? C'est lorsque la Bulgarie est tombée.

Il a donc suffi que la Bulgarie quitte les Empires centraux pour que ceux-ci s'écroulent ? Je ne dis rien de tel. La Bulgarie serait tombée en vain, si, d'abord, nous n'avions pas arrêté la ruée allemande de 1918 devant Amiens et devant Compiègne, à Reims, à la deuxième Marne. Dans l'histoire, comme dans la nature, tout s'enchaîne. En juillet, les grandes offensives de Ludendorf s'épuisent et échouent. La retraite générale des Allemands commence en août. Alors notre victoire du Vardar, la chute des Bulgares. La presse allemande voit le

danger ; elle essaie de tromper son public pendant quelques jours ; elle claironne que l'Autriche et l'Allemagne arrivent avec de grandes forces, que les Alliés vont être arrêtés. Mais nous ne trouvons rien devant nous. Nous allons à Sofia, les Serbes vont à Belgrade, nous sommes au Danube. Le jour où la péninsule des Balkans est à nous, Constantinople tombe, l'Autriche tombe. La fameuse prophétie de Mazzini, qui date de soixante-dix ans : « L'Autriche et la Turquie tomberont, elles tomberont ensemble », se réalise. L'Allemagne a définitivement perdu l'Orient ; qu'est-ce qu'il lui reste en Orient ? Quelques troupes de Mackensen, prisonnières de leur propre proie en Roumanie. L'Orient est affranchi de la Turquie, les peuples de la Danubie sont affranchis de l'Autriche ; les armistices successifs nous ont livré la péninsule des Balkans et tout l'ancien Empire des Habsbourg : quelle est la chance qui reste encore à l'Allemagne? Elle tombe à son tour sur les genoux. Supprimez Salonique, supprimez nos expéditions d'Orient et vous n'avez pas la grande victoire.

*
* *

J'arrive à la quatrième cause. C'est, sur le front occidental, l'unité de commandement.

Les Anglais ont eu depuis le début de la guerre des chefs admirables. Je ne crois pas qu'à aucune époque de l'histoire, même sous la Révolution, même sous l'Empire, l'Empereur toujours excepté,

il se soit trouvé à la tête de nos armées de France autant d'hommes de guerre d'une aussi belle intelligence, d'une telle valeur militaire. Cependant il manquait quelque chose...

En 1916, on avait pu créer comme un commencement d'unité de commandement. Les états-majors russe, anglais, italien étaient venus à Chantilly, et ils s'étaient concertés avec le général Joffre pour un plan commun. L'année militaire 1916 a été si grande parce que le plan qui avait été conçu au mois de décembre 1915, à Chantilly, a été résolument mis à exécution.

Il a été décidé à Chantilly que, vers le printemps de 1916, quand toutes les préparations seront achevées, les Russes attaqueront en Galicie, et, simultanément, les Italiens sur l'Isonzo, les Anglais et nous sur la Somme.

Mais l'Allemagne attendra-t-elle que les puissances de l'Entente, s'étant préparées pendant tout l'hiver, se jettent sur elle au printemps ? Alors se déclenche l'opération de Verdun. C'est l'offensive préventive par excellence. L'Allemagne se propose de briser notre front à Verdun et d'y ouvrir la route de Paris.

La vertu de l'unité de commandement apparaît alors. Rappelez vos souvenirs. Lorsque, vers la fin de février 1916, on a connu la première ruée allemande sur Verdun, lorsqu'on a vu tomber nos premières lignes, lorsque l'Empereur allemand a transformé en une extraordinaire victoire la prise de ce médiocre fort de Douaumont où les Brandebourgeois étaient entrés comme par hasard, rappelez-vous quelles furent les inquiétudes, les an-

goisses. Oh! sans doute, le monde entier fut plein aussitôt de la gloire de Verdun, de la résistance de Verdun. Nous n'avons jamais assisté à une pareille éclosion de gloire dans le monde qu'au moment où le poilu de Verdun disait : « Ils ne passeront pas! » Cependant cette gloire même de Verdun était un danger. Quel était le cri public? « Il faut voler au secours de Verdun, il faut que toutes les forces se portent au secours de Verdun. » Le commandement anglais, généreux à son ordinaire, disait : « Toutes mes armées sont à votre disposition. » Le général Pétain demande des troupes au général Joffre ; le Gouvernement presse le général Joffre d'envoyer des troupes à Verdun.

Or, Joffre envoie des renforts à Verdun dans la mesure où il le faut pour soutenir le choc, mais il n'en reste pas moins obstinément fidèle au plan arrêté en décembre 1915. L'unité de commandement réalisée, non pas en droit, mais en fait, s'impose. On sauve Verdun et en même temps on prépare ces attaques générales du printemps de 1916, qui se développèrent par les victoires des Russes et des Italiens en Galicie et au Carso, par les victoires des armées de Haig et de Foch sur la Somme.

Incidemment, laissez-moi dire deux mots de l'une des causes principales de quelques-unes de nos erreurs d'appréciation pendant la guerre. C'est une galerie de Versailles où se trouvent quelques-uns des plus mauvais tableaux de l'école française du XIX[e] siècle : la Galerie des Batailles. Ces tableaux éveillent assurément des sentiments très nobles, mais ils donnent à croire que les batailles se passent comme dans la Galerie des Batailles, à

Versailles. Or, cela n'y a jamais ressemblé, et, aujourd'hui, cela y ressemble encore moins.

Les résultats des victoires remportées sur la Somme dans l'été de 1916 n'ont apparu qu'au printemps de 1917, au moment du fameux repli de Hindenburg ; encore ce repli eut-il le don d'inquiéter quelques-uns, qui s'en allaient répétant, d'après les journaux allemands, que c'était une extraordinaire manœuvre stratégique. Il faut espérer qu'à l'avenir nous cesserons tout à fait de tomber aux pièges allemands, quels qu'ils soient. Le repli n'était pas du tout une grande manœuvre stratégique ; c'était la conséquence forcée de la défaite des Allemands en août, septembre et octobre 1916 sur la Somme.

Cette unité de commandement, qui avait été ébauchée en 1916, disparut en 1917. Les états-majors causaient entre eux, les grands chefs essayaient d'accorder leurs plans, mais la tête, le chef unique manquait. La défaite des Italiens à Caporetto est un premier enseignement. La leçon n'est qu'à moitié comprise. L'unité de commandement va-t-elle s'organiser, au moins sur le front occidental? Lisez la correspondance de Napoléon ; il y revient sans cesse sur l'absolue nécessité, à la guerre, d'une direction unique. Mais cette simple et forte vérité se heurte en Angleterre, et ici même, à des oppositions politiques, à des questions d'amour-propre. Dès lors, l'unité de commandement n'était pas réalisée au printemps de 1918, et ce fut l'une des causes de la défaite des Anglais dans le sud-ouest de Saint-Quentin, défaite dont les suites eussent pu être redoutables.

La nouvelle ruée allemande menace Amiens, Calais, Paris ; enfin la vérité va s'imposer à la lueur du péril ! Les paroles des sages ne servent jamais à rien. Le danger, c'est le plus grand constructeur d'œuvres de salut. La France propose résolument de créer l'unité de commandement, l'Angleterre accepte ; le général Foch devient le généralissime des armées alliées sur le front occidental.

L'Allemagne nous avait toujours défiés de réaliser l'unité de commandement. Lisez les discussions du Reichstag aux mois de janvier et de février 1918. Avec une impudence qui est presque de la naïveté, on disait couramment à la tribune du Reichstag : « Les Alliés ne sont pas capables de faire l'unité de commandement. Nous, Allemands, nous avons tout subordonné à la direction suprême des Dioscures, Castor et Pollux, Hindenburg et Ludendorf. »

Notre réponse s'appela Foch, celui des chefs qui, par son génie militaire, son autorité, sa ténacité, par son énergie, par sa cordialité adoucissant ce que son commandement pouvait avoir d'un peu impérieux et rude, était désigné entre tous, l'homme, comme disent les Anglais, *the right man in the right place*. Il sera loisible aux historiens de l'avenir d'avoir des préférences pour l'un ou pour l'autre de nos grands chefs, de ceux qui, au printemps 1918, exerçaient des commandements actifs. Le chef-d'œuvre qui est sorti de la nécessité dure des choses, c'est cette combinaison qui, laissant le général Pétain à la tête de l'armée française, le maréchal Douglas Haig à la tête de l'armée

anglaise, a mis au-dessus d'eux le général Foch. Le jour où le général Foch tient entre ses mains les deux armées, le jour où il n'y a qu'une volonté sur le front occidental, à partir de ce moment l'offensive allemande chancelle ; le flot s'arrête ; bientôt la victoire sera en vue.

*
* *

J'arrive à la cinquième grande cause de la victoire.

Car enfin, malgré Salonique, malgré l'unité de commandement, si les effectifs de 1918 avaient été sinon inférieurs, du moins seulement égaux aux effectifs allemands, la victoire aurait-elle été remportée à l'été et à l'automne de 1918? Il fallait des effectifs considérables pour réaliser le plan du général Foch. Ce plan était d'attaquer les Allemands depuis la mer du Nord jusqu'aux Vosges, tantôt sur un point, tantôt sur un autre, de les tenir toujours en haleine, de les prendre ou simultanément sur plusieurs points, ou successivement sur un point éloigné de celui où s'était produite la dernière attaque, et cela afin d'enlever aux Allemands ce qui a été pendant trois ans et demi leur principal avantage : les lignes intérieures.

L'Allemagne avait les lignes intérieures. Lorsqu'une attaque se produisait sur un point, en Artois au printemps, en Champagne à l'automne de 1915, l'Allemagne portait rapidement ses réserves sur le point attaqué et s'y trouvait aussi-

tôt en supériorité numérique, troupes et artillerie. Nous emportions une ligne, deux lignes, puis nous étions arrêtés.

Le plan du général Foch, que l'on entrevoyait depuis longtemps, consistait donc dans les coups de bélier donnés tantôt au nord, tantôt au sud, au centre, à droite et à gauche. Comment réaliser ce plan si les effectifs manquent ?

Nous avons eu les effectifs en hommes, en canons, en tanks, en avions, supérieurs à ceux de l'Allemagne. Comment avons-nous eu cette supériorité numérique qui a été le cinquième grand élément de la victoire ?

Nous le devons à l'Allemagne. Oui, c'est l'Allemagne qui nous a fait cette supériorité d'effectifs. Si l'Allemagne, sur le conseil de l'amiral Tirpitz, n'avait pas engagé la guerre sous-marine à outrance, si elle n'avait pas violé et les règles du droit international et les règles de l'humanité, je crois bien que l'Amérique n'aurait pas compris ce qui était son intérêt majeur, ce qui fera pendant des siècles sa gloire et sa force, son devoir d'intervenir en Europe.

Nous avons contracté une dette immense de reconnaissance envers l'Amérique. Personne ne cherchera jamais à la diminuer. Pourtant, au lendemain de la violation de la Belgique, il ne s'est pas produit en Amérique le sursaut qui s'est produit en Angleterre et qui est l'application de ce principe très simple que l'injustice, l'iniquité commise contre un seul, fût-ce une petite nation comme la Belgique, touche au droit de tous les peuples. Les peuples qui ne prennent pas parti

pour le droit contre l'iniquité s'abandonnent eux-mêmes et compromettent leur propre destinée.

Il s'est rencontré des Américains qui l'ont compris tout de suite et qui ont fait entendre des protestations d'une éloquence poignante, empreintes de ce profond sentiment religieux et de cet idéalisme obstiné qui caractérisent l'Amérique. Reconnaissons toutefois que les difficultés étaient grandes : l'Amérique était divisée ; il y avait chez elle un nombre considérable de Germano-Américains ; leur intervention active en faveur de leur terre d'origine pouvait sembler redoutable. Il a fallu l'habileté, le doigté, la diplomatie remarquable du Président Wilson pour aplanir tant de difficultés. Si l'Amérique est entrée tardivement dans la guerre, ce ne fut pas une Amérique divisée et hésitante, mais la totalité de l'Amérique. Les Germano-Américains se sont élevés à leur tour contre la guerre sous-marine, contre l'entreprise de la suprématie allemande. Ils se sont tous rangés aux côtés du Président Wilson.

Les effectifs nombreux, immenses, qu'il faut au général Foch pour réaliser son plan, c'est l'Amérique qui les apporte. C'est l'Amérique qui, par les larges emprunts qu'elle nous consent, permet d'alimenter nos usines de guerre et de réaliser la supériorité numérique en canons, en tanks, en avions.

L'Allemagne, enfin, commence à voir clair dans ses fautes. C'est pourquoi elle lance dès le mois de mars sa suprême offensive, avant l'arrivée du gros des Américains.

Ainsi, c'est la guerre sous-marine à outrance,

déchaînée par Tirpitz, cette guerre qui devait faïre tomber l'Angleterre à genoux, c'est la guerre sous-marine qui se retourne contre l'Allemagne, en sorte qu'on peut dire que l'Allemagne elle-même a appelé l'Amérique dans la guerre.

Alors Ludendorf, grand chef de guerre. — Il faut reconnaître les qualités politiques ou militaires là où elles sont. — Faut-il rappeler ce qu'a été son offensive? Nous avons passé des heures dures ; nous avons vu l'armée allemande aux portes de Compiègne, puis sur la Marne ; nous avons eu la terrible alerte du Chemin des Dames ; nous avons eu sur Paris, toutes les nuits, les Gothas, et, de jour, les projectiles des canons monstrueux, les *Berthas*. Nous avons senti sur nous le vent du glaive.

Mais cette offensive du printemps de 1918, c'est l'offensive du désespoir. Les grands chefs militaires se sont aperçus que l'Allemagne est à bout. Elle est à bout à cause du blocus. Elle n'a pas réussi à dominer en Orient. Il y a chez elle une grande lassitude, un mécontentement profond qui n'hésite plus à parler.

Je n'ai rien dit encore de la Révolution russe. C'est encore là une des immenses fautes de l'Allemagne que d'avoir fomenté, non pas la Révolution russe qui a renversé le tsarisme, mais celle qui a renversé le Gouvernement provisoire, d'avoir amené le bolchévisme, dans ses propres wagons de luxe, de Suisse à Petersbourg. Quand on lâche les rats propagateurs de la peste dans un pays, il faut craindre le jour où ces rats passeront la frontière. Les rats ont passé.

Les chefs militaires de l'Allemagne s'inquiétaient

surtout de l'Amérique. A quel moment serait-elle prête? On disait couramment à Londres, à Paris, à Washington même, qu'elle ne serait prête qu'au printemps de 1919. De là, le plan allemand : « Attaquons avant que l'Amérique arrive. La situation intérieure de l'Allemagne devient de jour en jour plus grave. Prévenons l'explosion intérieure par la grande victoire. » C'est le coup du joueur qui a longtemps perdu, qui va se trouver à bout de ressources, qui a fait banco de ses dernières pièces d'or. L'Allemagne a réuni ce qu'elle avait de meilleures troupes. Ludendorf a lancé contre nous les armées peut-être les plus puissantes qui aient jamais existé. Ce fut à nouveau l'opération de 1914, lors de la ruée violente à travers la Belgique. Mais, une fois encore, il fallait réussir du premier coup. Il eût fallu que nous ne bouchions pas la trouée de l'Oise. Il eût fallu que Pétain, le jour de la défaite anglaise, perdît son admirable sang-froid. Il eût fallu qu'il ne lançât pas tout de suite au secours des Anglais le général Pellé, puis Humbert, puis Fayolle, et, dans une seule nuit, tous nos avions au-dessus des colonnes ennemies qui progressaient pas à pas. Il eût fallu que l'Entente ne réalisât pas, à ce moment précis, l'unité de commandement. Il eût fallu que l'Amérique n'arrivât pas en masse, à 200, à 300.000 hommes par mois. Alors le plan de Ludendorf réussissait. Avec ses troupes d'assaut, ses formidables *Stross-Truppen*, il gagnait la guerre. Mais il est arrêté devant Compiègne, devant Amiens, devant Hazebrouck, l'élite de l'armée allemande subit des pertes effroyables; ses troupes d'assaut sont décimées, les Allemands perdent leur supériorité numérique.

Ce plus grand effort que l'Amérique ne devait réaliser qu'un an plus tard, elle le réalise en trois mois. Elle a vu le danger. En quelques semaines, elle nous envoie un million d'hommes. Ces hommes venaient seulement de passer par les camps américains, ils étaient à demi instruits, ils avaient des états-majors insuffisants, des méthodes de combat imparfaites. Mais autant d'hommes, autant de héros. Ils sont près de 2 millions. C'est cette force énorme qui a permis au général Foch de réaliser son plan et de détruire l'armée allemande à coups répétés de bélier.

La guerre est irrévocablement gagnée le 15 juillet. Cette date est une date incomparable dans l'histoire de la guerre. Après le grand succès qu'ils ont remporté au Chemin des Dames, entre l'Ailette et l'Aisne, les Allemands ont passé la Vesle et débouchent sur la Marne. Ludendorf annonce alors le dernier effort, « l'offensive de paix ». Si elle réussit, la paix allemande sera imposée au monde.

Quel est le plan allemand ? C'est encore un très beau plan. Si les Allemands n'avaient pas eu de très bons généraux et de très bonnes troupes, notre victoire, certainement, serait aussi complète, mais elle serait moins brillante et moins glorieuse. Si notre victoire a été une des plus belles de toutes les guerres, c'est que nous avons eu devant nous une des armées les plus fortes de l'histoire, avec des méthodes puissantes, avec des chefs de tout premier ordre.

Voilà ceux que nous avons vaincus.

L'opération allemande de juillet consiste essentiellement à lancer deux armées à l'est et à l'ouest

de la montagne de Reims ; l'une a comme objectif Châlons, l'autre Epernay. Si l'armée de l'est arrive à Châlons et celle de l'ouest à Epernay, nous sommes séparés de nos armées de Lorraine et la route de Paris est ouverte.

C'est cette très belle manœuvre qui a été arrêtée le 15 juillet par l'admirable opération qu'on a appelée « le sacrifice des monts ». En 1917, le général Gouraud avait chèrement conquis, à droite de Reims, au nord de la grande chaussée romaine qui vient de l'Est, les monts fameux qui s'appellent le Cornillet, le Casque, le Têton, et qui sont comme les chiens de garde de la région de Châlons. Allions-nous livrer sur les Monts une bataille acharnée ?

Ici, la géniale conception de Pétain, admirablement exécutée par Gouraud. On laisse croire aux Allemands que nous allons livrer notre grande bataille sur les Monts, à l'est de Reims.

Il y a toujours une part de hasard dans la guerre. Un déserteur, un seul, aurait pu trahir le plan de Pétain, rien qu'en faisant connaître la faiblesse des effectifs qui avaient reçu la garde des Monts. Pendant les vingt jours qui ont précédé la bataille, les Allemands feraient nécessairement des prisonniers ; l'un d'eux aurait parlé. Ils ont fait des prisonniers ; tous ont été muets. Pendant trois semaines, il n'y a pas eu un seul déserteur. Les Allemands attaquent avec toutes leurs forces sur les Monts, à l'est de Reims.

Gouraud demande aux unités qu'il a placées sur les Monts le suprême sacrifice, sans précédent : « Vous allez tenir au delà des forces humaines. La

plupart d'entre vous seront tués, les autres seront fait prisonniers. Il faut que vous vous battiez avec un tel acharnement que les Allemands croient que là, sur les Monts, est la grande bataille. » Et la consigne est exécutée à la lettre, par les hommes, par les officiers.

Pendant toute une matinée, ils ont tenu. Les Allemands s'emparent des Monts ; ils sont au Cornillet, au Casque, au Têton; c'est la grande victoire. Ils descendent sur la Chaussée de Reims ; et là, au lieu de la grande victoire, c'est le plus immense massacre de cette guerre. Toutes nos artilleries y sont en batteries. Les Allemands, qui dévalent de la montagne sur la Chaussée de Reims, sont fauchés les uns après les autres. Au lieu de coucher le soir à Châlons, comme c'était leur objectif, ils couvrent de milliers de cadavres la Chaussée de Reims.

Messieurs, c'est le 15 juillet que la guerre a été définitivement gagnée.

En effet, sans cette extraordinaire bataille du 15, l'offensive du général Mangin et du général Degoutte, le 18 juillet, donnait dans le vide. Si, le 15 juillet, l'armée allemande avait pu passer à l'est de Reims, descendre sur Châlons, son mouvement entraînait l'autre armée qui descendait de l'autre côté de la montagne de Reims. Alors même que celle-ci eût été arrêtée, enrayée dans sa marche, la perte de Châlons nous eût obligés sous peu à une retraite générale.

Au contraire, dès le lendemain de la seconde bataille de la Marne, ce sont les Allemands qui commencent leur retraite, retraite méthodique et

forte. Mais Foch a ordonné la poursuite, « la poursuite sans répit » ; et vous savez le reste.

Est-ce que toute cette histoire militaire ne s'enchaîne pas dans la logique d'un véritable problème de géométrie ?

Assurément, la force militaire et la force politique n'eussent pas été ce qu'elles ont été si elles ne s'étaient pas appuyées sur les forces morales. Mais le Droit, sans la Force, que peut-il ? La splendeur de notre victoire, c'est la Force au service du Droit.

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS.

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS.